

La laborieuse et intéressante journée d'un délégué du C.I.C.-R. dans le camp des plateaux de Judée

Montagnes de Judée, décembre 1949.

Sur un fond d'azur, que le soleil matinal d'un tardif automne allume de ses feux, la croix rouge flotte nonchalamment à la brise. Il fait déjà frais, dans les régions hautes de Palestine, et, dans l'immense camp situé en gradins au bord de la route, des colonnes d'une fumée bleuâtre s'élèvent de chaque foyer. Femmes et enfants s'affairent autour des tentes, rigoureusement alignées et bien tendues. Un peu partout des hommes, vêtus de la robe et coiffés à l'arabe, c'est-à-dire d'un grand mouchoir blanc enserré par une corde double en poil de chèvre (coiffure qui fut celle d'Abraham et, légèrement modifiée, celle des Pharaons) se promènent lentement et discutent entre eux. Une vaste rumeur domine le camp où la Croix-Rouge a réuni quelque trois mille réfugiés venus surtout du sud du pays, maintenant occupé par Israël.

Soudain un remous se produit. D'une jeep arborant les couleurs du C.I.C.-R. descend un homme simplement vêtu, au visage ouvert et souriant, qui distribue à gauche et à droite de solides poignées de main. Le « moudir », le représentant du C.I.C.-R., est arrivé. Il est aussitôt entouré de groupes bruyants et agités. Sa journée commence. Elle sera longue, laborieuse et bien remplie. Il devra faire office à la fois de *pater familias*, d'ami, de conseiller, de distributeur de vivres et de vêtements, de juge, d'ingénieur, d'architecte, d'assistant médical. Il devra répondre à toute sorte de questions, faire face à toute sorte de demandes.

— *Ya moudir!* dit gravement un des réfugiés, tu nous a promis des couvertures, nos enfants ont froid la nuit, les tentes sont trop minces, nous allons tous mourir. Qu'as-tu fait?

— Personne ne mourra de froid ici, sois tranquille. Les couvertures sont arrivées, elles seront distribuées dans trois jours. Le Prophète a dit dans le Coran: « Dieu est avec les hommes patients! »

— *Moudir Effendi*, je viens d'avoir un fils. Me donneras-tu double ration de farine?

— Oui et non, heureux père! Tu auras double ration de lait. La farine, quand ton héritier aura six mois.

— *Ya moudir!* Où est la tente que tu m'as promise. Je suis « sous le soleil » sans pouvoir m'abriter.

— *Naam, naam*, oui, oui, tu auras ta tente, vieux, toute neuve, dès qu'elle arrivera de Beyrouth.

— *Ya moudir*, tu as accepté la semaine dernière de manger avec les gens de tel village. Quand viendras-tu chez nous?

Réunissant sous sa tente les maires des villages et les autres représentants des réfugiés du camp, le délégué offre à la ronde de minuscules tasses de café brûlant, qu'il est de bon ton de boire en humant fortement.

Merhabeh, ya moudir! (Salutation courante, de

caractère très biblique, qui signifie textuellement: Que Dieu élargisse ta voie!)

— *Merhabeh, ahouani*, Salut à vous, mes frères. Un moment de silence, puis le plus vieux de l'assistance parle.

— *Ya, Moudir Effendi*, l'hiver est là, il va faire froid, est-ce que la Croix-Rouge ne va pas augmenter nos rations de vivres?

— Nous voudrions bien, cheikh Mahmoud, mais tu sais que le C.I.C.-R. ne fait que distribuer ce qu'il reçoit des Nations Unies. Nous demanderons en tout cas un supplément, mais tu sais, vous êtes 450.000 et chaque ration de plus, ça chiffre!

— Qu'Allah bénisse la Croix-Rouge et ses délégués, nous sommes, nous les réfugiés, *mabsoutim*, contents de ce que vous faites pour nous, mais par Dieu, si tu nous gardes à la montagne pendant l'hiver, nous allons tous mourir.

— Ne crains rien, *ya Mouktar* (mairie), le C.I.C.-R. a déjà décidé de vous transférer à Jéricho, dans la vallée du Jourdain, où il fait bon pendant qu'il neige ici. D'immenses camps sont aménagés pour vous recevoir. Vous y serez bien. N'oublie pas, toutefois, que votre transport exigera des centaines de camions qui coûtent cher. Il faut d'abord savoir comment on réglerait ce'a?

— *Ya moudir*, as-tu finalement décidé d'hospitaliser la folle qui est dans le camp. Elle ne peut plus y rester.

— *Ya moudir*, j'ai de terribles douleurs dans le dos, dis au médecin qu'il m'envoie à l'hôpital.

— *Ya moudir*, il nous faut une grande tente pour la prière du vendredi, des nattes et une tente.

— Entendu, mes frères, toi tu iras chez le toubib avec ce mot et vous, vous aurez votre tente.

— *Ya moudir*, je suis instituteur dans le camp et je n'ai ni tableau noir, ni craie, ni cahiers, ni livres.

— On demandera cela à l'Unesco et dès que nous aurons le matériel nécessaire je te monterai la plus belle école de Palestine. « Mabsoutin », contents?

— *Mabsoutin*, répondent les réfugiés en chœur.

Et ainsi, jour après jour, le délégué et ses collègues, qui auront dû en quelques semaines se familiariser avec la langue et les mœurs archaïques de l'Orient, s'efforceront d'apporter à des milliers de malheureux déracinés une protection quotidienne efficace dans tous les domaines. Ces gens s'habitueront à voir en ce Genevois, Vaudois ou Neuchâtelois isolé et désarmé un agent de salut, le mandataire respecté d'une institution en quelque sorte providentielle, qui les nourrit, les soigne, les habille, les protège. Il y a lui, puis derrière lui le délégué chef de la région, puis « Mister Escher », le grand *moudir* de Beyrouth, dont tous connaissent le nom, qu'ils invoquent lorsqu'il s'agit d'un suprême recours.

La politique est rigoureusement bannie des camps du C.I.C.-R., les réfugiés le savent, mais le délégué ne sait-il pas tout?

— *Ya moudir*, demande un curieux, comment crois-tu que la question des réfugiés arabes sera finalement résolue? Nous voulons tous retourner dans nos villages.

— L'avenir est à Allah, répond le délégué avec un sourire confiant. Il arrangera tout. En attendant, réglez votre vie pour le mieux dans le camp.

— *Insch Allah*, dit notre curieux, résigné et déçu. Lorsque, le moment du repas venu, le « moudir » monte en jeep, ses « frères » du camp l'accompagnent.

— *Maa selam!* Va en paix!

— *Maa selam!*

Journée bien remplie, qui ne fait que commencer pour lui. De retour à la délégation, il faut étudier les demandes, les classer et y donner immédiatement suite, dans la mesure du possible. Car il faut tenir parole.

— Tenir parole! Voilà au fond la formule magique que le C.I.C.-R. s'efforce d'apprendre à ces populations déracinées, qui n'y croyaient plus, qui n'y avaient sans doute jamais cru.

Jean Lugol.

Journal de Genève.
30 décembre 49.